

Ceci est la version préliminaire de l'article publié dans Soundouss El Kettani et Rachel Bouvet, dir., *Amin Maalouf : une œuvre à revisiter*, Québec, PUQ, 2014, p. 39-64.

**Navigations méditerranéennes
dans *Léon l'Africain* et *Le périple de Baldassare***

**Rachel Bouvet
Université du Québec à Montréal**

Le bassin méditerranéen joue un rôle crucial dans l'œuvre d'Amin Maalouf. Tout lecteur familier de ses romans, de ses essais ou de ses autres productions s'en aperçoit rapidement. Il suffit de penser à l'importance du Liban dans *Le rocher de Tanios*, *Les désorientés* et *Origines*, à l'exploration des rapports entre l'Occident et le Proche-Orient depuis *Les croisades vues par les Arabes* jusqu'au *Dérèglement du monde* en passant par *Les identités meurtrières*, aux tribulations d'Ossyane dans *Les échelles du Levant*, etc¹. Ce qui est moins évident, c'est la place qu'y occupe la Méditerranée, cette mer « du milieu des terres », comme le veut l'étymologie. Comment est-elle perçue, conçue, vécue dans les textes maaloufiens² ? Deux romans en particulier accordent aux navigations sur les eaux méditerranéennes une place de choix : *Léon l'Africain*, publié en 1986, et *Le périple de Baldassare*, publié en 2000. Le premier retrace le parcours de Hassan ibn Mohamed el-Wazzân ez-Zayyâti, mieux connu sous le nom de Jean-Léon l'Africain, un célèbre voyageur, ambassadeur et géographe né à la fin du XV^e siècle, vers 891-893 de l'hégire, soit vers 1486-1488 après J.-C. Le récit commence en Andalousie, peu de temps avant la chute de Grenade (en 1492), qui conduit vers l'exil des milliers de juifs et de musulmans. Le jeune garçon s'installe avec sa famille à Fès, au Maroc, à l'instar de nombreux Andalous, puis les événements le conduiront à Tombouctou, en Tunisie, en Égypte, en Turquie, en Arabie, puis finalement en Italie, où il sera retenu en captivité plusieurs années, avant d'être baptisé par le pape Léon X. Amin Maalouf a choisi de donner une fin ouverte à son récit, puisque ce dernier se termine avec

¹ Marie Naudin a montré que les liens entre le Proche-Orient et la France apparaissent dans cinq romans sur sept (*Léon l'Africain*, *Samarcande*, *Le rocher de Tanios*, *Les échelles du Levant*, *Le périple de Baldassare*), en plus de l'essai consacré aux Croisades. (« Le Proche-Orient et la France dans les romans d'Amin Maalouf », *Francographies*, n° 11, 2002, p. 125-133).

² Je m'inspire librement de la distinction proposée par Henri Lefebvre dans *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974. Je m'en écarte pour les besoins de l'analyse.

une traversée de la Méditerranée du nord au sud, de Naples vers Tunis, durant laquelle le protagoniste est accompagné de sa femme, une juive originaire de Grenade et convertie au christianisme, tout comme lui, et de leur fils. *Le périple de Baldassare*, basé lui aussi sur des sources historiques, se déroule un siècle plus tard, en 1665, quelques mois seulement avant la date fatale de 1666. La plupart des gens, convaincus que la fin du monde approche, l'envisagent avec beaucoup d'appréhension. Baldassare Embriaco, libraire-antiquaire de son état, décide de quitter son village natal de Gibelet, sur la côte du Mont-Liban, pour rechercher un livre intitulé *Le centième nom*, censé détenir des révélations cruciales pour empêcher la fin du monde. Cet objet aux pouvoirs étranges, qui sème la mort et les incendies sur son passage, échappe toujours de peu au personnage. Au début de son périple, Baldassare est accompagné, en plus de ses deux neveux et d'un serviteur, d'une « veuve » prénommée Marta, dont le mari a disparu depuis longtemps et qui cherche une preuve de sa mort pour pouvoir reprendre sa vie en main. Après Constantinople, les voyageurs embarquent pour Smyrne, puis se rendent à l'île de Chio, où Marta retrouve son époux, au grand dam de Baldassare, obligé de renoncer à son idylle. Il poursuivra seul son périple vers Gênes, la ville de ses ancêtres, avant de se diriger vers Londres, mais son bateau, capturé par les Hollandais, est détourné vers Amsterdam. Quand Baldassare parvient finalement à mettre la main sur le fameux livre, en Angleterre, il subit des crises de cécité passagère, comme si le texte résistait à toute entreprise de déchiffrement. De retour en Italie quelques mois plus tard, il décide de repartir à Chio dans l'espoir d'arracher Marta aux griffes de son mari, mais quand il comprend que leur histoire d'amour n'aura pas de suite, il revient à Gênes. Comme le résumé des romans le montre bien, la dimension géographique occupe une place déterminante dans ces deux romans placés sous le signe du voyage³.

1. La dimension géographique

Étant donné l'époque à laquelle les événements se situent, ce sont surtout les rapports avec l'histoire qui ont été étudiés jusqu'à présent, autant pour vérifier l'authenticité des faits historiques rapportés que pour interroger les liens entre histoire et récit, ou encore pour remettre

³ On pourrait aller jusqu'à dire que le voyage implique dans ces romans une « mobilité vagabonde, dans laquelle partir prend la place de patrie », ainsi que le remarque très justement Ottmar Ette à propos d'*Origines* (« 'Nos ancêtres sont nos enfants'. Les voyages à l'envers dans l'œuvre d'Amin Maalouf », dans Silke Segler-Messner, dir., *Voyages à l'envers*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2009, p. 135).

en question l'appartenance au genre du roman historique⁴. Certains critiques ont établi des parallèles entre l'auteur et le personnage de Léon, Maalouf ayant lui aussi quitté son pays natal, le Liban, en raison d'affrontements entre musulmans et chrétiens, pour s'exiler dans un pays occidental tout en prônant la tolérance et la paix⁵. D'autres ont considéré le voyage sous l'angle de la quête initiatique, ce qui les a conduits à examiner de près l'évolution du personnage dans *Léon l'Africain* (qui est le plus étudié des deux romans), les relations interpersonnelles et l'acquisition du savoir⁶. Il est également possible de le lire à l'aune de la géographie, pour plusieurs raisons – c'est d'ailleurs ce que je me propose de faire dans cet article.

La première raison tient au fait que l'action principale, dans ces deux romans, est celle de voyager. L'intrigue étant basée sur le parcours des personnages, ce sont les déplacements, les exils, les installations successives dans différents pays qui forment le canevas général du récit. Certes, le périple de Baldassare ne se borne pas à la Méditerranée : le voyageur s'aventure jusque dans l'océan Atlantique, franchit la Manche et traverse la France par voie de terre. De la même façon, le héros de *Léon l'Africain* ne se contente pas de faire le tour du bassin méditerranéen : il suit la route des caravanes pour traverser le Sahara, du nord au sud, puis il parcourt les étendues situées entre le Niger et le Nil avant de descendre le fleuve jusqu'au Caire. Son pèlerinage à La Mecque le conduit sur la mer Rouge et il va jusqu'en Palestine pour reprendre le bateau. Leurs déplacements débordent largement la carte de l'espace méditerranéen, mais il n'en demeure pas moins que celui-ci se trouve au cœur du récit. Ce qu'il y a de plus intéressant encore, c'est que la Méditerranée, ainsi que je m'attarderai à le montrer, est intimement liée au geste d'écrire : dans *Léon l'Africain*, elle est perçue comme l'espace de l'écriture alors que dans *Le périple de Baldassare*, c'est le voyage qui déclenche l'écriture.

La seconde raison est que la *Description de l'Afrique* de Jean-Léon de Médicis forme l'intertexte le plus important de *Léon l'Africain*. On connaît peu de choses sur ce personnage

⁴ Voir à ce sujet les articles de Najib Redouane, « Histoire et fiction dans Léon l'Africain d'Amin Maalouf », *Présence francophone*, vol. 53, 1999, p. 75-95 ; de Abdallah Ouali Alami, « D'un livre d'histoire à un livret d'opéra : histoire et fiction chez Amin Maalouf », *Horizons maghrébins*, vol. 52, 2005, p. 74-84. ; et l'article de Laurent Broche dans ce volume.

⁵ C'est le cas par exemple dans les articles de Christiane Chaulet Achour (« Identité, mémoire et appartenance : un essai d'Amin Maalouf », *Neohelicon*, XXXIII, 2006, p. 41-49), Stéphane Mourad (« De l'identité meurtrière à l'altérité salvatrice : la figure du narrateur dans le roman d'Amin Maalouf *Léon l'Africain* », *Dalhousie French Studies*, vol. 74-75, 2006, p. 73-84) et Nevine El Nossery (« L'identité diasporique dans *Léon l'Africain* d'Amin Maalouf » (*French Studies in Southern Africa*, no 39, 2009, p. 45-58).

⁶ Voir notamment le livre de Soumaya Neggaz, *Amin Maalouf. Le voyage initiatique dans Léon l'Africain, Samarcande et Le rocher de Tanios*, Paris, L'harmattan, 2005.

historique exceptionnel, connu surtout comme auteur de cet ouvrage publié en 1550 en italien et dont l'impact a été considérable puisqu'il a permis d'améliorer de manière significative la connaissance du continent africain chez les Européens. C'est sur ce livre, ainsi que sur certaines données biographiques, qu'Amin Maalouf s'est basé pour reconstituer le parcours de son personnage, dont les étapes ont été assez fidèlement reproduites. La dimension imaginaire de l'autobiographie concerne surtout la vie personnelle, amoureuse et familiale, dont l'histoire n'a rien conservé. Si certaines missions diplomatiques sont véridiques, d'autres sont en revanche issues de l'imagination de l'auteur et intégrées dans une trame romanesque. Comme on s'en aperçoit bien dans l'extrait suivant (tiré du roman), l'ouvrage en question est bel et bien un ouvrage géographique:

Quand nos anciens géographes parlaient du pays des Noirs, ils ne mentionnaient que le Ghana et les oasis du désert de Lybie. Puis sont arrivés les conquérants à la face voilée, les prédicateurs, les marchands. Et moi-même, qui ne suis que le dernier des voyageurs, je connais le nom de soixante royaumes noirs dont quinze que j'ai traversés l'un après l'autre cette année-là, du Niger au Nil. Certains n'ont jamais figuré dans aucun livre, mais je mentirais si je m'attribuais leur découverte puisque je n'ai fait que suivre la route habituelle des caravanes qui partent de Djenné, du Mali, d'Oualata ou de Tombouctou vers le Caire. [...] dès notre entrée dans la capitale [de Bornou], nous rencontrâmes un autre groupe de marchands étrangers qui se dépêchèrent de nous conter leurs malheurs, ainsi que je le rapporte dans ma *Description de l'Afrique*⁷.

C'est incontestablement la géographie humaine qui a retenu l'attention de Maalouf. Les relations entre les peuples, l'histoire des lieux, les relations diplomatiques et politiques forment le socle sur lequel les rencontres et les aventures amoureuses se développent alors que les espaces géographiques ne sont que très rapidement évoqués et les descriptions assez rares. Il n'en demeure pas moins que le rythme des vagues donne le ton au récit, reléguant la mer elle-même en dehors du texte, ainsi qu'on le verra plus loin. En revanche, *Le périple de Baldassare* donne accès à l'immensité marine, tour à tour crainte et admirée. L'espace maritime devient dans ces pages un véritable espace vécu. Au gré des dérives et des navigations, le paysage se déploie peu à peu et le corps finit par s'habituer au milieu marin.

La troisième raison se rapporte aux profondes transformations que connaît la carte de l'espace méditerranéen entre le XV^e et le XX^e siècles. À l'aide d'une cartographie des deux

⁷ Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Paris, J. C. Lattès, coll. Le livre de poche, 1986, p. 292-3. Voir aussi p. 260 : « comme je le raconte dans ma *Description de l'Afrique*. » Dorénavant, les citations extraites de ce livre seront précédées de l'abréviation *LA* et indiquées entre parenthèses dans le texte.

romans, je mettrai au jour les lignes spatiales tracées de manière implicite afin de réfléchir au rôle joué par le Nil et la mer Méditerranée dans cette configuration. J'observerai le jeu qui s'établit dans les romans entre deux conceptions opposées de la *Mare nostrum* : la mer comme frontière qui divise les peuples, d'une part, et la mer comme milieu d'appartenance, d'autre part. Examinons pour commencer le rôle prépondérant de cette mer intérieure dans la construction des récits.

2. La Méditerranée, espace de l'écriture

Dans *Léon l'Africain*, l'espace méditerranéen constitue d'abord et avant tout l'espace de l'écriture. Dans le prologue, Hassan s'adresse ainsi à son fils: « Et tu liras mes livres. Et tu reverras alors cette scène : ton père, habillé en Napolitain sur cette galée qui le ramène vers la côte africaine, en train de *griffonner*, comme un marchand qui dresse son bilan au bout d'un long périple. » (*LA*, p. 9-10, je souligne). La mise en scène de l'écriture a pour cadre un bateau se dirigeant vers Tunis, alors que l'homme, âgé de quarante ans, se compare à un marchand qui griffonne, qui ramène avec lui son bien le plus précieux : ses livres. Comme si les vagues étaient vouées à ramener toujours les mêmes événements, le narrateur évoque à la fin du roman la destinée de son fils, conduit comme lui sur le chemin de l'exil dès son jeune âge : « Une fois de plus, mon fils, je suis porté par cette mer, *témoin de tous mes errements* et qui à présent te convoie vers ton premier exil. » (*LA*, p. 473, je souligne) Ce n'est pas une boucle qui se ferme, mais une nouvelle vague qui s'enroule, un nouvel exil qui se profile, grâce à une écriture qui maintient la fin ouverte, à l'image du bateau n'ayant pas encore atteint l'autre rive, même après 474 pages. Entre le prologue et l'épilogue, quatre « Livres » formeront les étapes principales de ce parcours autour de la « Mer du milieu des terres », dont les vagues ne cessent de le balloter d'une contrée à une autre.

Le narrateur-personnage présente d'ailleurs sa vie comme « une traversée » : « Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées. » (*LA*, p. 9) Les repères spatio-temporels sont établis en fonction de deux axes : la division principale est fondée sur l'espace, puisque les quatre parties qui composent le roman renvoient à quatre villes – « ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès et à Grenade vit encore mon innocence. » (p. 10) Le second axe, se rapportant au temps, ordonne la division des chapitres. La

première partie, intitulée « Le livre de Grenade », est ainsi segmentée en six chapitres, ou plutôt en six années, précédées de repères temporels, dont les titres se lisent ainsi :

L'ANNÉE DE SALMA LA HORRA
894 de l'hégire
(5 décembre 1488 - 24 novembre 1489) (*LA*, p. 13)

L'ANNÉE DES AMULETTES
895 de l'hégire
(25 novembre 1489 - 13 novembre 1490) (*LA*, p. 37)

C'est le calendrier personnel qui vient en premier, renvoyant selon les cas à une personne (sa mère Salma, le cheikh Astaghfirullah, son ami Haroun le furet), à un événement historique (la chute de Grenade, les Inquisiteurs) ou à une péripétie d'ordre personnel (l'année des amulettes, des hôtelleries, des devins, du hammam, de la grande récitation). En deuxième lieu, c'est le calendrier musulman qui nous est donné. Tout au long du roman, y compris dans la partie relatant le séjour en Italie, l'hégire reste la référence principale, tandis que les repères chrétiens correspondants sont mis entre parenthèses⁸. Cette co-présence des calendriers s'explique par la complémentarité entre le cycle solaire – utilisé par les cultivateurs – et le cycle lunaire – suivi par les voyageurs :

À Grenade, comme d'ailleurs à Fès, on a toujours suivi deux calendriers en même temps. Si l'on cultive la terre, si l'on a besoin de savoir à quel moment greffer les pommiers, couper les cannes à sucre ou rameuter des bras pour les vendanges, alors seuls les mois solaires permettent de s'y retrouver ; [...] En revanche, quand on part en voyage, ce n'est pas du cycle du soleil qu'on s'enquiert mais de celui de la lune : est-elle pleine ou nouvelle, croissante ou décroissante, car c'est ainsi qu'on peut fixer les étapes d'une caravane. (*LA*, p. 91-2)

Les quatre étapes du roman sont chacune reliées à une des grandes villes de l'époque : « Le livre de Grenade » contient six années, « Le livre de Fès » dix-neuf, « Le livre du Caire » six et « Le livre de Rome », neuf années. Au total, quarante ans, ce qui correspond à l'âge annoncé dans le prologue et confirmé dans l'épilogue. Ce découpage confirme la prédominance du

⁸ Cette parenthèse vise selon toute vraisemblance le lecteur non familier avec le calendrier islamique. De la même façon, les translittérations de l'arabe sont expliquées en cours de route, comme le qualificatif - opaque pour un lecteur non arabophone - de Salma, la mère du narrateur : la horra, c'est la femme « libre », la femme légitime de Mohammed le peseur. Ce dernier est amoureux de sa concubine, une esclave chrétienne qui, ironiquement, est plus libre de ses faits et gestes que l'épouse officielle, contrainte de se plier aux coutumes en vigueur.

nomadisme sur la sédentarité : de la même façon que le calendrier lunaire des musulmans a été inventé par des Arabes nomadisant dans le golfe persique, le calendrier du roman *Léon l'Africain* a été mis au point à partir du parcours nomade du personnage et adapté en fonction des différentes cultures rencontrées. C'est ainsi qu'un troisième calendrier intervient au cours du récit, uniquement dans « Le livre du Caire » : il s'agit du calendrier copte, un calendrier en vigueur depuis l'époque des Pharaons (et encore utilisé actuellement). Conçu à partir de la géographie particulière du pays, entièrement déterminée par la présence du fleuve et de ses crues, il témoigne d'un rapport singulier à l'espace, auquel le voyageur est confronté dès qu'il aperçoit le Nil puisqu'il arrive durant le mois de Mésori, le « mois où culmine la crue des eaux » (*LA*, p. 303). Dans ce roman construit de manière cyclique, la vie du héros semble soumise au mouvement du ressac – la Méditerranée a longtemps été perçue comme une mer sans marées, mais celles-ci existent bel et bien, même si elles sont de faible amplitude⁹. On a l'impression que le même scénario se reproduit à chaque traversée, avec quelques variantes, comme si chaque vague apportait sur le rivage de nouveaux éléments : un nouveau nom (le Fassi, Jean-Léon de Médicis), une nouvelle appartenance, une nouvelle femme (Hiba, Fatima, Nour, Maddalena), un nouvel enfant (Sarwat, Bayazid, Giuseppe). Il apparaît clairement que le rythme du voyage détermine celui de l'écriture.

3. Le voyage, déclencheur de l'écriture

Le périple de Baldassare repose lui aussi sur une division en quatre parties. Seulement, cette fois, ce ne sont pas quatre livres, mais quatre cahiers, entamés à chaque fois dans un lieu et un contexte particuliers. Trois cahiers sur quatre disparaissent dans des circonstances dramatiques, obligeant le personnage à s'en séparer. La mise en scène de l'écriture occupe donc une place beaucoup plus importante que dans le roman précédent. Évoquée dès le début du récit, cette activité est déclenchée par la perspective d'un départ imminent :

Et ce voyage que je dois entreprendre dès lundi, en dépit de mes réticences. Un voyage dont il me semble aujourd'hui que je ne reviendrai pas.
Ce n'est donc pas sans appréhension que je trace ces premières lignes sur ce cahier neuf. Je ne sais pas encore de quelle manière je vais rendre compte des événements

⁹ Voir à ce sujet le livre de, Jacques Bethemont, *Géographie de la Méditerranée. Du mythe unitaire à l'espace fragmenté*, Paris, Armand Colin, 2008.

qui se sont produits, ni de ceux qui déjà s'annoncent. Un simple récit des faits ? Un journal intime ? Un carnet de route ? Un testament ?¹⁰

Ce sera un peu tout cela à la fois. Le caractère urgent de l'écriture et du départ, le suspense lié à l'approche de la date fatidique de la fin du monde, marquent le début du roman. Le « récit des faits » qui occupe la première partie – « Pages écrites dans ma maison de Gibelet la veille de mon départ » – cède très vite la place au « carnet de route ». En effet, les parties subséquentes seront introduites par les indications spatio-temporelles caractéristiques des récits de voyage : « Au village d'Anfé, le 24 août 1665 », « À Tripoli, le 25 août », « En route, le 26 août », « Au village du tailleur, le 27 août », ce qui nous permet de suivre le personnage dans ses pérégrinations. Différents toponymes seront ainsi donnés au fil du récit : l'Oronte (l'un des tributaires de la Méditerranée), Alep, le golfe d'Alexandrette, Tarse, Konya, Scutari, et enfin Constantinople, où les personnages s'installent quelques jours pour entamer des démarches administratives. Durant ce séjour, seule la date nous est donnée, comme dans un journal intime. Le second cahier commence « Au port, le dimanche 29 novembre 1665 » :

Il restait dans mon cahier bon nombre de pages blanches, mais par ces lignes j'en inaugure un autre, que je viens d'acheter sur le port. Le premier n'est plus en ma possession. Si je ne devais plus le revoir, après tout ce que j'y ai consigné depuis août, il me semble que je perdrais mon goût d'écrire, et un peu de mon goût de vivre. Mais il n'est pas égaré, j'ai simplement été contraint de le laisser au domicile de Barinelli [...] (*PB*, 163)

Un incendie suivi d'un coup monté les obligent à repartir en laissant le cahier chez un ami. De nouveau, c'est juste avant le départ qu'un nouveau cahier est inauguré, mais il s'agit cette fois d'un voyage en mer en direction de Smyrne, une destination choisie par Marta : « Elle est persuadée que c'est là qu'elle peut obtenir ce papier qui lui rendra sa liberté. Soit, je la conduirai à Smyrne » (*PB*, p. 160). Une fois les formalités terminées, la mer Propontide traversée (il s'agit de l'actuelle mer Marmara, au large de la Turquie), Baldassare projette de la ramener à Gibelet pour l'épouser. Le fait qu'il renoue avec le geste d'écrire à l'endroit même où les bateaux accostent et repartent montre une parenté entre le bateau et l'écriture : c'est le port qui déclenche ici le mouvement de l'écriture, tout comme il détermine le mouvement des bateaux. Les entrées suivantes commencent toutes par la mention : « En mer », suivie de la date. Le bateau passe les Dardanelles et se dirige vers le sud, vers la mer Égée. Après une escale infructueuse à Smyrne, le

¹⁰ Amin Maalouf, *Le périples de Baldassare*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2000, p. 12. Dorénavant, les citations extraites de ce livre seront précédées de l'abréviation *PB* et indiquées entre parenthèses dans le texte.

couple se dirige vers l'île de Chio, où le mari de Marta aurait été aperçu. En attendant que son amante revienne de son entrevue avec son époux, Baldassare achève sans le savoir son deuxième cahier :

Nous voici donc au couvent, et je m'attelle à écrire pour que le temps me paraisse moins long. Je trempe la pointe de mon calame dans l'encre comme d'autres soupirent, ou protestent, ou prient. Puis je trace sur la feuille des mots amples comme dans ma jeunesse j'aurais déambulé à grandes enjambées. (*PB*, 260)

Ici, l'écriture évoque la marche, le départ, le déplacement. C'est d'ailleurs ce qui se produit peu après puisque, désespérant de voir revenir Marta, il convainc les janissaires de l'accompagner chez son mari, Sayyaf. Manque de chance, c'est lui qui se fera jeter en prison avant d'être transporté à bord du Charybdos, un bateau de contrebandier qui le conduit à Gênes.

C'est là que commence le troisième cahier, dans lequel il relate les derniers événements, après deux mois d'interruption de l'écriture¹¹. La perspective d'un nouveau départ ne tarde pas à apparaître, quelques jours plus tard, dans une auberge du port :

Je suis dans ma nouvelle chambre, à l'auberge dite La Croix de Malte. De ma fenêtre, je vois le bassin du port, des dizaines d'embarcations aux voiles ramenées. Peut-être ai-je déjà sous les yeux le navire qui me portera. [...] Ayant écrit ces quelques lignes, je vais rabattre les tentures, me déchausser, et m'étendre sur ce lit. (*PB*, p. 311-313)

Encore une fois, la proximité du port déclenche l'écriture. La présence de la mer amène une prise de conscience du geste scriptural: « J'écris ces lignes à bord du Sanctus Dionisius. Oui, je suis déjà en mer. » (*PB*, p. 318). Baldassare cache son cahier sur le bateau quand celui-ci est arraisonné par les Hollandais et le récupère après un séjour dans la prison d'Amsterdam en compagnie des autres passagers, quarante jours plus tard. Plus tard, à Londres, il sera contraint de partir en raison d'un gigantesque incendie et de laisser son cahier brûler dans les flammes. Le quatrième et dernier cahier, « La tentation de Gênes », commence lui aussi dans cette ville côtière. Il y raconte sa fuite, son trajet à bord d'un bateau sur la Tamise jusqu'à Calais, son parcours en coche jusqu'à Paris, avant de traverser Lyon, Avignon, Nice, Gênes.

Par trois fois, déjà, j'avais inauguré ainsi des cahiers vierges, en me promettant d'y consigner mes projets, mes envies, mes angoisses, mes impressions des villes et des hommes, quelques brins d'humour et de sagesse, comme l'ont fait avant moi tant de voyageurs et de chroniqueurs du passé. Je n'ai pas leur talent, et mes pages ne valent pas celles que j'époussetais sur mes étagères ; néanmoins, je m'étais appliqué à rendre compte de tout ce qui m'arrivait, même quand la prudence ou la fierté me

¹¹ La dernière entrée est datée du 28 janvier, la suivante du 3 avril.

poussaient à me taire, et même quand la lassitude me gagnait. Sauf lorsque j'étais en proie à la maladie, ou séquestré, j'ai écrit chaque soir, ou presque. J'ai rempli des centaines de pages dans trois cahiers différents, et il ne m'en reste aucun. J'ai écrit pour le feu. (421)

Seul ce dernier cahier, écrit à terre et relatant les derniers voyages – de Londres à Gênes, puis de Gênes à Chio, pour tenter de retrouver Marta –, ne sera pas perdu. Tout au long du récit, nous suivons le héros dans ses déambulations et nous le voyons s'attarder à écrire, tantôt ici tantôt là, comme si la trace laissée par l'encre tentait de se superposer à celle de ses pas. L'écriture progresse au rythme du voyage, comme dans *Léon l'Africain*. Une fois le périple terminé, le livre du *Centième nom* récupéré, le voyageur s'installe définitivement en Italie et pose sa plume. La fin des voyages sur mer et sur terre entraîne automatiquement la fin de l'écriture. Les ports et les navires jouent donc un rôle significatif dans *Le périple de Baldassare*, un rôle de déclencheur de l'activité d'écriture. Par contre, les embarcations de *Léon l'Africain* apparaissent et disparaissent de manière évanescence.

4. Ellipses d'eau ou de sable entre les quatre livres

Malgré son apparente unité, la *Mare nostrum* se compose de plusieurs mers, dont plusieurs sont traversées dans *Léon l'Africain*: la mer d'Alboran (entre le Maroc et l'Espagne), la mer de Lybie, la mer Égée (entre la Turquie et la Grèce), la mer Thyréniennne (entre la Tunisie et l'Italie). Même si l'espace méditerranéen est sillonné dans tous les sens¹², les paysages marins et fluviaux sont pratiquement absents des descriptions. En revanche, les « trous » du roman, ces fameuses ellipses temporelles dans lesquelles on laisse le personnage suivre sa voie pour le retrouver quelques heures ou quelques jours plus tard, ont toujours pour cadre un environnement aquatique. Il s'agit là d'une constante assez singulière, qui mérite que l'on s'y arrête. Entre chacun des quatre livres de *Léon l'Africain* se trouvent des ellipses ; or, à chaque fois, le personnage se trouve sur une embarcation. On a l'impression que les bateaux naviguent entre les mots du roman, qu'ils se laissent dériver dans un au-delà de la page, provoquant une absence que seule l'imagination du lecteur peut combler¹³. Ces ellipses de la narration font en sorte d'étirer l'espace, soumis au mouvement des vagues arrivant l'une après l'autre. Examinons cela de plus près.

¹² Voici les directions successives prises dans *Léon l'Africain*: du nord au sud, de l'ouest à l'est, de l'est à l'ouest, du sud au nord pour reprendre à la toute fin la même direction qu'au début, mais à partir de Naples, du nord vers le sud.

¹³ Les ellipses ont été définies par Genette (*Figures III*, Paris, Seuil, 1972). Ici, il s'agit plus spécifiquement de ce que Umberto Eco appelle des « signaux de suspense » (*Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération*

« Le Livre de Grenade » s'achève avec « L'année de la traversée », un chapitre qui raconte le départ de Grenade pour le port d'Almeria. Le récit nous laisse avec l'image de l'embarcation remplie d'exilés qui s'éloigne de la côte. Dans le « livre » suivant, le narrateur du prologue s'adresse de nouveau à son fils :

J'avais ton âge, mon fils, et plus jamais je n'ai revu Grenade. Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre, mais qu'il se déroule, vague après vague, au rythme des mers. À chaque traversée, il m'a délesté d'un avenir pour m'en prodiguer un autre ; sur chaque nouveau rivage, il a rattaché à mon nom celui d'une patrie délaissée. (*LA*, p. 113)

« Le livre de Fès » s'ouvre donc au milieu des eaux, lors de la remémoration du voyage (qui dure un jour et une nuit) entre Almeria et Melilla, située juste en face, sur la côte africaine. Au moment où la côte andalouse disparaît du regard, Warda, la concubine chrétienne de son père, les rejoint avec sa fille Mariam. On apprend alors qu'elle avait embarqué incognito sur la fuste, une sorte de petit bateau assez long, à voile et à rame, couramment utilisé en Méditerranée depuis le Moyen Âge. Le regard est tourné vers le pays quitté, avec la nostalgie qui convient en une telle circonstance ; c'est celui d'un exilé.

La traversée suivante a lieu presque au milieu du « Livre de Fès », alors que Hassan vient d'avoir seize ans. C'est « L'année de la caravane », durant laquelle il accompagne son oncle, Khâli, chargé d'une ambassade auprès du roi de Tombouctou. En chemin, Khâli lui demande de rencontrer le seigneur de Ouarzazate à sa place, car il est souffrant. En récompense du poème qu'il écrit pour le seigneur, le jeune homme reçoit en cadeau une jeune esclave de quatorze ans, Hiba, qui parle arabe comme lui. Plus tard, Hassan sera banni pendant deux ans du sultanat de Fès pour avoir essayé de défendre son beau-frère, condamné à tort d'une série de crimes. Il décide alors de ramener Hiba chez les siens, au sud de Ouarzazate, et pour ce faire, il traverse à nouveau le Sahara, en tant que commerçant cette fois, avant d'atteindre Tombouctou, où il assiste à l'incendie de la ville. Puis, il se joint à une caravane de voyageurs en direction de Gao. Arrivé à Dongola, dans le royaume de Nubie, il longe la rive du Nil jusqu'à Assouan, car le fleuve n'est pas navigable avant, puis il prend place sur une « djerme », une embarcation plate typique de ce fleuve, qui transporte généralement des grains et du bétail.

interprétative dans les textes narratifs, Paris, Grasset, 1985) alors que pour Wolfgang Iser, il s'agit d'un type de blancs (*L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985).

« Le livre du Caire » commence alors qu'il est « étendu paresseusement dans la vaste djerme, la tête légèrement relevée sur une traverse de bois, bercé par le bavardage des mariniers qui se fondait avec harmonie dans le clapotement de l'eau. » (*LA*, p. 297) Cette langueur sera soudainement interrompue par les cris en provenance des autres bateaux, fuyant le Caire en raison de la peste qui s'est abattue sur la ville. Autrement dit, tout le voyage sur le Nil se passe entre les deux livres, dans cette béance que suggère le changement de partie. Le mouvement fluide des eaux sert à relier les deux livres, mais ce n'est plus la nostalgie, c'est le bonheur de naviguer qui prend le dessus.

À la fin du « Livre du Caire », Hassan se trouve avec Nour, sa nouvelle femme, et le fils de cette dernière, à Gaza, où « un marchand du Sous offr[e] de [les] emmener sur son bateau, une caravelle amarrée dans une crique à l'ouest de la ville » (*LA*, p. 371). Le bateau doit traverser la Méditerranée jusqu'à Tanger avant de longer la côte atlantique. Ils font escale à Alexandrie d'abord, puis à Djerba, qui à l'époque ne faisait pas partie de la Tunisie. C'est là que son ami Abbad et lui se font capturer par des pirates siciliens décidés à offrir l'ambassadeur musulman comme esclave au pape, à Rome. « La dernière image que je garde est celle du poing qui s'abattit, devant mes yeux, sur la nuque d'Abbad. Puis je sombrai dans une longue nuit tourmentée, étouffante, naufrageuse. » (*LA*, p. 375)

C'est dans la cale d'une galère, un espace de réclusion situé sur l'eau, que débute « Le livre de Rome » : « Je ne voyais plus terre, ni mer, ni soleil, ni le bout du voyage. [...] La cale où l'on m'avait jeté sentait le rat mort, les vaigres moisies, les corps des captifs qui avant moi l'avaient hantée. » (*LA*, p. 379) Le contraste est grand entre la liberté promise au départ – ils avaient décidé de descendre à Tunis, pour rejoindre la famille de Hassan, mais ils auraient pu descendre à n'importe quel port – et l'esclavage qui est maintenant sa nouvelle condition. Cette partie se terminera à Naples, où « [l]a plus belle des galées d'Abbad [les] attendait, prête à cingler vers Tunis. » (*LA*, p. 471) Autrement dit, après neuf ans, l'espoir revient, comme une vague se replie sur une autre, laissant dans l'ombre toutes les années d'emprisonnement, de lutte et de guerre.

Chaque livre est donc séparé de l'autre par la traversée de la mer ou du fleuve : la Méditerranée, trois fois sur quatre, le Nil une fois. Différents types de regards sont portés sur la rive : le regard nostalgique, tourné vers la rive andalouse quittée à jamais ; la posture nonchalante, paresseuse, sur la djerme du Nil ; le regard aveugle dans l'atmosphère tourmentée et « naufrageuse » de la cale des esclaves ; enfin, l'espoir d'une nouvelle traversée. D'ailleurs, le

roman s'achève en pleine mer, sans que l'on sache si la galée atteindra Tunis ou non. Le mouvement de la mer et des navires qui s'y glissent reste très discret, il ne forme jamais l'objet de la représentation. Il se contente de donner le rythme du récit, plus proche décidément du cycle lunaire, qui comme on le sait est responsable du mouvement des marées, que du cycle solaire. Relégué dans les ellipses d'eau et de sable, l'espace maritime n'apparaît que de manière fantomatique dans *Léon l'Africain*. En revanche, *Le périple de Baldassare* offre à l'immensité marine l'occasion d'un plein déploiement.

5. L'immensité marine, entre tempêtes et embruns

En plus des tempêtes qui sévissent, de nombreux passages évoquent les pérégrinations maritimes, les méditations auxquelles donnent lieu les observations du voyageur, le regard rivé vers l'immensité marine. Au lieu de l'espace tu, relégué dans les marges du texte, comme c'est le cas pour le roman publié dans les années 80, nous avons affaire ici à un espace vécu, au déploiement d'un paysage maritime qui se transforme à mesure que le personnage s'adapte à son environnement.

Tout d'abord, la mer apparaît comme le territoire des monstres marins, qui grouillent dans les profondeurs et dont les ondulations chaotiques rendent périlleuse la navigation, un espace terrifiant où se déchaînent des forces incontrôlables :

Quelle folie m'a poussé au voyage ? Quelle folie, surtout, m'a fait prendre la mer ? Ce n'est pas en croquant le fruit défendu que l'homme a irrité le Créateur, mais en prenant la mer ! Qu'il est présomptueux de s'engager ainsi corps et biens sur l'immensité bouillonnante, de tracer des routes au-dessus de l'abîme, en grattant du bout des rames serves le dos des monstres enfouis, Behémoth, Rahab, Léviathan, Abaddon, serpents, bêtes, dragons ! Là est l'insatiable orgueil des hommes, leur péché sans cesse renouvelé en dépit des châtements. / Un jour, dit l'Apocalypse, bien après la fin du monde, lorsque le Mal aura enfin été terrassé, la mer cessera d'être liquide, elle ne sera plus qu'un continent vitrifié sur lequel on pourra marcher à pied sec. Plus de tempêtes, plus de noyades, plus de nausées. Rien qu'un gigantesque cristal bleu. / En attendant, la mer demeure mer. » (*PB*, 177)

La croyance aux monstres marins marque en effet l'imaginaire chrétien du XVII^e siècle. On conçoit facilement qu'en cette année 1665, où tout le monde a peur de la fin du monde, les écrits de l'Apocalypse puissent être pris très au sérieux. Ainsi que l'explique Alain Corbin dans son essai sur *Le territoire du vide*, qui situe l'apparition du désir du rivage aux alentours de 1750, la répulsion envers la mer trouve son fondement en partie dans les écrits bibliques :

Cette cosmologie sacrée [...] impose de la mer et des créatures qui l'habitent certains schèmes d'appréciation et leur confère une prégnante valeur symbolique. Par la figure du Léviathan, 'le monstre qui est dans la mer', la Bible a consacré le caractère tératologique du poisson. [...] C'est de la mer que surgit le dragon que vient pourfendre l'archange Saint Michel. [...] L'horreur du contact visqueux de ces créatures de cauchemar nées de l'eau noire et montées du monde chaotique des cavernes ténébreuses sollicite les poètes du XVII^e siècle.¹⁴

L'appréhension du voyageur en prenant le bateau repose sur un ensemble de lectures et de croyances qui filtrent son rapport à l'élément marin. La menace que représente la mer se fait particulièrement percevoir à travers la tempête, qui deviendra un siècle plus tard un véritable poncif de la représentation de la mer, l'une des figures privilégiées du sublime¹⁵. On peut aussi y voir l'une des marques persistantes de la dimension mythique, présente aussi bien dans la tradition chrétienne que dans la tradition grecque¹⁶. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une tempête déchaîne les pires calamités dès le premier voyage en bateau : « Depuis trois jours, la tempête, le brouillard, les grondements, les vents de pluie, la nausée, le vertige. » (PB, p. 176) Cela dit, la situation se retourne subrepticement, puisque le brouillard devient l'allié des deux amants, pouvant s'embrasser sur le pont à l'insu des autres voyageurs : « Elle [Marta] était l'intruse dans mon voyage, elle en est à présent la boussole » (PB, p. 178).

Est-ce parce que la dimension affective joue un rôle décisif dès ce premier voyage en mer ? Toujours est-il qu'un subtil changement s'opère peu à peu dans le regard porté sur l'immensité marine. Si, au départ, la peur domine, car les passagers ont l'impression qu'ils vont mourir, les craintes s'atténuent quand la tempête se calme, pour céder la place à l'impression du néant :

Je n'avais plus les peurs ordinaires de tous ceux qui s'embarquent, je ne parcourais pas l'horizon à guetter les pirates, ou l'orage, ou les monstres qu'on dit, je ne redoutais pas le feu, l'épidémie, ni les voies d'eau, ni de basculer par-dessus bord. Il n'y avait plus d'horizon, plus de bord. Rien que ce crépuscule ininterrompu, rien que ce brouillard poisseux, ce bas nuage *de fin du monde*. (PB, p. 181, je souligne)

Même si les calamités prévues dans l'Apocalypse n'apparaissent pas selon l'ordre prévu, le passager interprète tout de même les changements météorologiques comme des signes de la fin

¹⁴ Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1988, p. 17.

¹⁵ C'est surtout au XVIII^e siècle que se développe l'esthétique du sublime, mais le paysage maritime prend beaucoup d'ampleur au siècle suivant chez les romantiques, comme l'explique bien Yvon Le Scanff dans son ouvrage *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Pays/Paysages », 2007.

¹⁶ Michel Roux explore la dimension mythique du paysage maritime dans son étude sur *L'imaginaire marin des Français* (Paris, L'Harmattan, coll. Maritimes, 1997).

du monde, en restant dans le cadre de l'imaginaire chrétien. Les trajets suivants mettront ses nerfs à rude épreuve, surtout quand il s'aperçoit qu'il a embarqué avec un capitaine « fou¹⁷ » :

Qu'on en juge : au lieu de suivre la route habituelle, s'arrêter à Nice et à Marseille, ou du moins dans l'un des deux ports, [le capitaine] a décidé de cingler droit vers Valence, en Espagne, sous prétexte que le vent du nord-est nous y porterait dans cinq jours. Mais le vent s'est avéré capricieux. Après nous avoir poussés au large, nous ne sommes encore nulle part ! Nous ne voyons ni la côte espagnole, ni la côte française, ni même la Corse, la Sardaigne ou les îles Baléares. Où sommes-nous à présent ? Mystère. Le capitaine prétend le savoir. [...] Il est vrai que nous avons tous le sentiment d'être perdus au milieu de l'immensité marine [...]. (*PB*, p. 322-4)

À plusieurs reprises, les repères disparaissent, donnant au narrateur l'impression d'être « nulle part ». Malgré tout, le narrateur finit par s'adapter à la navigation. Le fait d'avoir toujours habité près de la côte l'a prédisposé à vivre cette expérience, familier qu'il était déjà du paysage maritime:

J'ai l'habitude de contempler la mer, elle me manquerait si je devais un jour m'en éloigner. Il est vrai que je ne me sens pas à l'aise sur un bateau, je préfère que mes deux pieds se trouvent sur la terre ferme. Mais au voisinage de la mer ! J'ai besoin de ses odeurs âcres ! J'ai besoin de ses vagues qui meurent et naissent et meurent ! J'ai besoin que mon regard se perde dans son immensité ! / Je conçois bien que l'on puisse s'accommoder d'une autre immensité, celle du sable du désert, ou celle des plaines enneigées, mais pas lorsqu'on a vu le jour où j'ai vu le jour, et que l'on a dans ses veines du sang génois. (*PB*, p. 330-1)

Admirer l'immensité marine fait partie de ses habitudes – voilà un personnage légèrement en avance sur son temps, plus proche des poètes baroques qui évoqueront les attraits de la mer que des images de répulsion véhiculées par la religion chrétienne, que le personnage a intériorisées comme on l'a vu plus tôt. Il faut en effet que le regard soit suffisamment affranchi des réflexes de répulsion pour que se développe une sensibilité prête à apprécier le rivage et le paysage maritime. C'est cette ambivalence qui donne au personnage une personnalité singulière. Sa proximité avec l'élément marin fait qu'il supporte relativement bien les périple en mer, assez nombreux dans le récit. Même si la navigation est périlleuse – « Nous sommes à présent au milieu de l'immensité atlantique, la mer devient houleuse et à chaque secousse j'entends des hurlements. » (*PB*, 365) –, il demeure stoïque (il ne hurle pas), et on peut même dire qu'il

¹⁷ « Je n'écris pas 'fou' en voulant dire téméraire, ou imprudent, ou lunatique, ou extravagant... J'écris 'fou' en voulant dire 'fou'. Il se croit poursuivi par des démons ailés, et pense leur échapper en suivant des routes sinueuses ! » (*PB*, p. 324-5) Sur les rapports entre la mer et la folie, voir : Jean Delumeau, *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1978, p. 37.

s'habitue à son environnement. L'amitié qu'il noue avec le capitaine contrebandier Domenico, un vrai loup de mer, lui apporte en effet un nouveau regard :

Ses propos m'ont tellement réconcilié avec la houle que je suis allé m'appuyer sur le bastingage en livrant mon visage aux embruns, et en ramassant sur ma langue des gouttelettes salées. C'est la saveur de la vie, la bière des tavernes de Londres et les lèvres des femmes. (445)

Le roman nous fait passer autrement dit par toutes les phases : la crainte des monstres, la peur de l'Apocalypse, la tempête, la perte des repères dans l'immensité marine, la contemplation, le plaisir de goûter l'eau salée. Appréciée par le biais des sens après avoir été source de terreur, marquée par des élans d'admiration après avoir été le miroir de l'apocalypse, la mer se transforme considérablement et finit par acquérir au long des pages le statut d'un véritable espace vécu.

6. La mer-frontière

Pour pouvoir dessiner le parcours de Hassan et de Baldassare, il faut avoir une carte de la Méditerranée de l'époque, sur laquelle apparaissent aussi bien l'Afrique que le sud de l'Europe, de même que le Proche et le Moyen-Orient. S'il s'agit davantage de romans historiques – avec toutes les nuances nécessaires¹⁸ –, que de romans géographiques, il faut tout de même mentionner qu'il n'est pas innocent d'évoquer la carte quand on parle de Jean-Léon l'Africain, car ses observations ont contribué à redessiner la carte de l'Afrique. Au moment de la publication en italien de la *Description de l'Afrique* au milieu du XVI^e siècle, certains en parlaient comme du « Christophe Colomb de l'Afrique », voulant montrer par là qu'il avait largement contribué à développer les connaissances de ce continent encore largement ignoré des Européens à la Renaissance. Certains historiens, comme Oumelbanine Zhiri, auteur de *L'Afrique au miroir de l'Europe : Fortunes de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, considèrent même qu'il s'agit du dernier auteur arabe ayant inspiré durablement la civilisation européenne :

De la chaîne reliant les deux civilisations et se composant de tous les intermédiaires, traducteurs et transfuges, qui ont travaillé à leur donner un fonds commun, Léon l'Africain est un des derniers maillons avant que s'inverse le chemin des influences. Bientôt l'Europe en plein essor ne cherchera plus des modèles ou des connaissances

¹⁸ Voir la note 2.

dans l'Islam, et au contraire celui-ci, à la recherche d'un nouveau souffle, se mettra à l'école de l'Europe.¹⁹

Si la Méditerranée a pu à une certaine époque relier les cultures européenne et arabe, elle les a d'autres moments divisées. Il faut être prudent quand on s'interroge sur ces lignes de force de l'imaginaire, car celles-ci nous habitent de manière si intime que l'on n'a pas toujours la distance critique nécessaire pour évaluer les événements du passé. Ainsi que le constate Thierry Hentsch dans son essai sur *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'est méditerranéen* : « La Méditerranée n'est pas, jusqu'au début du XVI^e siècle, ce lieu de rupture Orient/Occident auquel nous avons pris l'habitude de l'assigner, où nous aimons à imaginer l'affrontement de deux mondes irrémédiablement hostiles et étrangers l'un à l'autre²⁰. » Après la chute de Grenade, la Méditerranée a surtout été conçue en Occident comme une mer qui divise. Le discours des géographes et des orientalistes répètera à l'envi cette vision de la Méditerranée comme frontière. Voici par exemple ce que constate Florence Deprest en analysant le discours de Malte-Brun, un géographe du début du XIX^e siècle : « Une frontière passe par la Méditerranée : c'est une limite entre civilisé et barbare, entre État moderne et régime politique archaïque, et aussi entre chrétienté et islam. Figure poétique ou condensation inconsciente, la "religion ennemie de Bacchus" est ennemie de Rome²¹. »

La mer joue le rôle d'une frontière entre les continents européen, africain et asiatique, une frontière qui sépare à certaines époques, et qui relie à d'autres. Séparer et relier : telles sont en effet les deux fonctions de la frontière²². C'est encore Thierry Hentsch qui rappelle, dans son livre *La mer, la limite*, que les éléments naturels, comme les cours d'eaux ou les mers, ont souvent été conçus comme des frontières naturelles :

Penser « frontière », c'est voir une ligne se dessiner dans notre tête. Mais nous préférons encore que la géographie s'en charge. On aime à dire que les crêtes, les cours d'eaux constituent des frontières « naturelles ». La nature se porte au secours de l'imagination et simplifie les tractations diplomatiques : elle offre un tracé sûr²³.

¹⁹ Oumelbanine Zhiri, *L'Afrique au miroir de l'Europe : Fortunes de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1991, p. 27.

²⁰ Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire, La vision politique occidentale de l'est méditerranéen*, Paris, Minuit, Coll. Arguments, 1988, p. 77.

²¹ Malte-Brun, *Géographie universelle* (1810-1829). Cité dans Florence Deprest, « L'invention géographique de la Méditerranée : éléments de réflexion » *Espace géographique*, 2002/1, no 31, p. 78.

²² Voir Youri Lotman, *La sémiosphère*, trad. A. Ledenko, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999.

²³ Thierry Hentsch, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, 2006, p. 19.

Comment s'étonner dès lors que l'ouvrage fondateur de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, offre la vision d'une mer vide ?

Face à la mer, immense au XVI^e siècle, l'occupation humaine représente quelques liserés, des lignes, des points d'appui minuscules... Sur d'énormes espaces, la mer est aussi vide que le Sahara. Elle ne s'anime que le long des côtes²⁴.

Il est vrai qu'à l'époque de Philippe II, l'Inquisition a fait son œuvre en Espagne. Les Andalous, autant les juifs que les musulmans, ont émigré vers l'ensemble du pourtour méditerranéen, surtout au Maghreb, au Levant et à Constantinople, ce qui fait qu'il y a beaucoup moins d'échanges qu'avant, entre le nord et le sud, mais aussi entre l'est et l'ouest. Seulement, le livre de Braudel donne à penser qu'il en a toujours été ainsi, que les déplacements en mer ont pris de tous temps la forme du cabotage, que la mer Méditerranée n'a jamais été un espace d'échanges intenses. Comme si la période andalouse, à l'instar de Jean-Léon l'Africain, avait été effacée de la mémoire. D'où cette impression tenace d'une mer vide.

Ce que proposent les romans de Maalouf, c'est justement de réécrire la carte de la Méditerranée en revisitant des périodes de l'histoire où les échanges à l'intérieur de la Méditerranée étaient chose courante. Dans *Léon l'Africain*, le rôle de médiateur entre l'Europe et le monde arabo-musulman que Hassan/Léon a joué à la Renaissance prend la première place. C'est sans doute pour cette raison que son ouvrage a connu un tel retentissement à son époque : parce qu'il faisait connaître ce qu'il y avait au-delà de la mer, sur l'autre rive, dans ce continent si proche et pourtant si mal connu des Européens. Dans *Le périple de Baldassare*, ce sont les tribulations d'un antiquaire génois du Liban qui dessinent la carte des navigations. Ces deux textes mettent de l'avant une conception de la mer qui unit de multiples rivages.

7. La mer au milieu des terres

La carte évolue au cours de l'histoire, bien entendu, et ce n'est sans doute pas un hasard si le roman de Maalouf est paru dans les années 80, dans une période marquée par les conflits, certes, mais aussi par les tentatives de rapprochement, surtout de la part des écrivains. La Méditerranée a toujours été une zone de tensions, mais on a tendance à oublier que les échanges ont été nombreux, comme le rappelle l'historienne Natalie Zemon Davis, auteure de *Léon l'Africain : un voyageur entre deux mondes* :

²⁴ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, coll. Le livre de poche, 1993 [1949], p. 121.

Se peut-il que non seulement les eaux de la Méditerranée aient divisé le Nord du Sud, les croyants des infidèles, mais qu'elles les aient aussi reliés par une similitude dans leurs stratégies de dissimulation, leurs accomplissements, leurs traductions et leur quête d'une connaissance sereine ?²⁵

Ce que l'historienne explique également, c'est que le roman de Maalouf a joué un rôle considérable dans l'intérêt porté à ce personnage un peu oublié par l'histoire depuis le XVI^e siècle. En effet, il a fallu attendre les années 20 pour voir émerger une véritable étude sur ce géographe si important, signée par nul autre que Louis Massignon, le célèbre orientaliste ayant décidé de lui consacrer sa thèse de doctorat. Par la suite, quelques études ont tenté d'éclaircir les aspects mystérieux de la vie de Hassan ibn Mohammed El-Wazzan, mais ce n'est qu'en 1980 que la première traduction en arabe de la *Description de l'Afrique* a été effectuée. Et ce n'est que dans les années 2000 qu'un colloque a réuni pour la première fois différents spécialistes provenant d'Europe, du Maghreb et d'Amérique du Nord²⁶.

La force qui gouverne l'écriture semble aujourd'hui opposer une contrepartie au mouvement de séparation ayant marqué les époques antérieures, puisqu'elle cherche à rapprocher les rives plutôt qu'à repousser l'Autre au-delà d'une frontière soi-disant naturelle. Certains écrivains vont même jusqu'à rechercher une appartenance méditerranéenne, qui synthétiserait en quelque sorte l'ensemble des appartenances de Hassan/Léon ou de Baldassare. Voici par exemple ce qu'écrit Thierry Fabre dans son livre intitulé *Traversées* :

L'Océan est une simple étendue maritime, un vaste ensemble dont la seule réalité est géographique. La Méditerranée n'a pas la même signification. Ce n'est pas une mer que l'on traverse, sans qu'elle vous traverse. La proximité de la Méditerranée ne laisse jamais indemne, elle altère, corrode, transforme, à la fois repousse et caresse. Elle désigne une appartenance, façonne *un mode d'être au monde*. La carte d'identité de la Méditerranée n'est pas une simple carte marine. C'est dans notre imaginaire qu'elle s'imprime²⁷.

C'est aussi ce que tente de faire Predrag Matvejevitich dans son *Bréviaire méditerranéen*. En cherchant à expliquer la fascination pour cette mer intérieure, il met à contribution science et poésie et s'efforce de capter la diversité de l'espace méditerranéen:

On ne saurait expliquer ce qui nous pousse à tenter, encore et toujours, de reconstituer la mosaïque méditerranéenne, de dresser une fois de plus le catalogue de ses composantes, de vérifier le sens de chacune d'elles prise à part ou la valeur des unes

²⁵ Natalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, trad. Dominique Peters, Paris, Payot & Rivages, coll. Biographie Payot, p. 23.

²⁶ Voir le livre de Natalie Davis à ce sujet.

²⁷ Thierry Fabre, *Traversées*, Paris, Actes Sud, 2001, p.74-75, l'auteur souligne.

par rapport aux autres : l'Europe, le Maghreb et le Levant ; judaïsme, christianisme et islam ; le Talmud, la Bible et le Coran ; Athènes et Rome ; Jérusalem, Alexandrie et Constantinople ; Venise et Gênes ; la dialectique, la démocratie et l'art grecs ; la république, le droit et le forum romains ; la science arabe d'autrefois ; la poésie provençale et catalane de jadis ; la Renaissance en Italie ; l'Espagne à diverses époques, exaltées et cruelles ; les Slaves du sud de l'Adriatique, et bien d'autres choses encore²⁸.

Il en vient à constater qu'il est très difficile de tracer des frontières car elles ne sont « ni historiques, ni ethniques, ni nationales, ni étatiques ²⁹ ». Finalement, il propose une alternative : au lieu de chercher du côté du facteur humain, pourquoi ne pas simplement considérer l'unité géographique de cette mer au milieu des terres, à partir des traits communs que possède leur végétation ? Après avoir parcouru l'espace méditerranéen jusqu'aux sources des fleuves qui l'alimentent, Matvejevitch constate que c'est la végétation qui impose une certaine limite : le figuier et l'olivier surtout – « Le figuier marque les limites de la Méditerranée et les élargit là où l'olivier lâche pied.³⁰ » –, mais aussi le caroubier, l'amandier, l'oranger et le citronnier, la lavande, le romarin, le laurier-rose, le jujubier, l'agave qui, comme le rappelle l'auteur, n'est pas originaire du bassin méditerranéen³¹. Les plantes, éléments essentiels de ces paysages disséminés tout autour de la mer, attestent d'une continuité, d'une unité, d'un milieu géographique unique, alors que l'histoire humaine oscille entre la mémoire et l'oubli :

Il est certains endroits, sur les cartes géographiques, où l'Histoire afflue et s'accumule plus qu'à d'autres : des événements s'y sont déroulés, plus nombreux et marquants, les gestes y sont plus fréquents et décidés. L'histoire a contourné d'autres espaces, assez étendus³².

C'est dans les interstices de l'histoire que Maalouf insère ses récits, c'est dans les trous de la géographie que s'infiltrèrent ses personnages, ballottés au rythme des vagues méditerranéennes. Qui sait ? Peut-être que les traversées effectuées par Léon et Baldassare réussirent à relier, dans l'imaginaire, des contrées éloignées les unes des autres ? L'élément marin n'est-il pas le plus approprié pour symboliser le brassage culturel dont sont empreints les récits de Maalouf ? N'est-ce pas grâce à la fluidité du récit que certaines frontières établies dans les esprits entre les deux rives en viennent à s'effriter ? C'est dans l'esprit des lecteurs que ces cartes se développent, à

²⁸ Predrag Matvejevitch, *Bréviaire méditerranéen*, trad. Évaïne Le Calvé-Ivicevic, Paris, Fayard, 1992 [1987], p. 18.

²⁹ *Ibid.*, p. 17.

³⁰ *Ibid.*, p. 84.

³¹ *Ibid.*, p. 85.

³² *Ibid.*, p. 158.

l'aide des fils narratifs qui se croisent, les amenant peut-être, qui sait, à expérimenter par eux-mêmes cet espace perçu et conçu. À force de sillonner des routes maritimes dont les creux des vagues se souviennent encore, à force d'explorer les liens entre l'écriture et le voyage, à force de braver les tempêtes en compagnie des personnages, certains décident de parcourir à leur tour ces trajets millénaires afin que se dépose le goût des embruns sur le bout de leur langue, afin de déguster dans toute son ampleur le divers que recèle cette mer au milieu des terres.

Bibliographie

BETHEMONT, Jacques, *Géographie de la Méditerranée. Du mythe unitaire à l'espace fragmenté*, Paris, Armand Colin, 2008.

BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, coll. Le livre de poche, 1993 [1949].

CHAULET ACHOUR, Christiane, « Identité, mémoire et appartenance : un essai d'Amin Maalouf », *Neohelicon*, XXXIII, 2006, p. 41-49.

CORBIN, Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1988.

DAVIS, Natalie Zemon, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, trad. Dominique Peters, Paris, Payot, Biographie Payot, 2007 [2006].

DELUMEAU, Jean, *La peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1978.

DESPRET, Florence, « L'invention géographique de la Méditerranée : éléments de réflexion » *Espace géographique*, 2002/1, no 31, p. 73-92.

ECO, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

EL NOSSERY, Nevine, « L'identité diasporique dans *Léon l'Africain* d'Amin Maalouf », *French Studies in Southern Africa*, no 39, 2009, p. 45-58.

ETTE, Ottmar, « 'Nos ancêtres sont nos enfants'. Les voyages à l'envers dans l'œuvre d'Amin Maalouf », dans Silke Segler-Messner, dir., *Voyages à l'envers*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2009, p. 125-150.

FABRE, Thierry, *Traversées*, Paris, Actes Sud, 2001.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

HENTSCH, Thierry, *La mer, la limite*, Montréal, Hélotrope, 2006.

_____, *L'Orient imaginaire, La vision politique occidentale de l'est méditerranéen*, Paris, Minuit, Coll. Arguments, 1988.

ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985.

JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, (2 tomes) nouvelle édition traduite de l'italien par A. ÉPAULARD, Paris, Éd. Maisonneuve, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1981.

LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974.

LE SCANFF, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « Pays/Paysages », 2007.

LOTMAN, Youri, *La sémiotique*, trad. A. Ledenko, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999.

MAALOUF, Amin, *Léon l'Africain*, Paris, JC. Lattès, coll. Le livre de poche, 1986.

_____, *Le périple de Baldassare*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2000.

MATVEJEVITCH, Predrag, *Bréviaire méditerranéen*, trad. Évaïne Le Calvé-Ivicevic, Paris, Fayard, 1992 [1987].

MOURAD, Stéphane, « De l'identité meurtrière à l'altérité salvatrice : la figure du narrateur dans le roman d'Amin Maalouf *Léon l'Africain* », *Dalhousie French Studies*, vol. 74-75, 2006, p. 73-84.

NAUDIN, Marie, « Le Proche-Orient et la France dans les romans d'Amin Maalouf », *Francographies*, n° 11, 2002, p. 125-133.

NEGGAZ, Soumaya, *Amin Maalouf. Le voyage initiatique dans Léon l'Africain, Samarcande et Le rocher de Tanios*, Paris, L'Harmattan, 2005.

OUALI ALAMI Abdallah, « D'un livre d'histoire à un livret d'opéra : histoire et fiction chez Amin Maalouf », *Horizons maghrébins*, vol. 52, 2005, p. 74-84.

REDOUANE, Najib, « Histoire et fiction dans Léon l'Africain d'Amin Maalouf », *Présence francophone*, vol. 53, 1999, p. 75-95.

ROUX, Michel, *L'imaginaire marin des Français*, Paris, L'Harmattan, coll. Maritimes, 1997.

ZHIRI, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe : Fortunes de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1991.